

La triste histoire d'un régiment perdu, en un temps troublé : la bataille de Jarrie (1587)

Autor(en): **Le Comte, Guy**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin de la SHAG : revue annuelle de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève**

Band (Jahr): **40 (2010)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1002738>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La triste histoire d'un régiment perdu, en un temps troublé: la bataille de Jarrie (1587)

Guy Le Comte

[Guy Le Comte, «La triste histoire d'un régiment perdu, en un temps troublé: la bataille de Jarrie (1587)», *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, 40, 2010, pp.28-39.]

L'année 1587 est l'une des plus confuses des guerres de religion en France. Henri de Navarre prend, sur plusieurs fronts, l'offensive contre les Guise. Il charge alors Duplessis-Mornay de la conduite des opérations. Le plan dressé dès 1586 est grandiose: on attaquera la Lorraine avec des forces considérables concentrées à Mulhouse; les Navarrais et leurs alliés allemands y rassembleront une vingtaine de milliers de reîtres, ainsi que trois régiments de Suisse protestants et 2000 arquebusiers languedociens commandés par le sire de Châtillon ¹.

Or, tout ceci a un coût et le roi de Navarre est, c'est le moins qu'on puisse dire, très impécunieux. Il faut trouver des hommes, ce qui est déjà en soi difficile, et de l'argent pour les payer. Henri de Navarre dispose depuis bien des années en Suisse d'une équipe d'agents inlassables et dévoués, au premier rang desquels on compte Théodore de Bèze ², le successeur de Calvin à Genève, et Claude Antoine de Clervant, un huguenot messin qui sert le roi depuis plus de dix ans et qui, ayant acheté la baronnie de Coppet, s'est installé dans la région de Genève dont il a pris la bourgeoisie. Clervant a fait campagne avec Condé en 1580 en Languedoc et en Guyenne et s'est ensuite employé à rallier Théodore de Bèze à la paix de Fleix, qui mit fin à la septième guerre de religion en France.

Clervant reçoit le 1er novembre 1586 une procuration du roi de Navarre « au nom et comme ayant charge et ample pouvoir » pour :

faire lever des gens de guerre es pays et cantons des Suisses et ailleurs avec autorité pour cet effet de traiter avec telle République gentilshommes, bourgeois, particuliers, marchands et autres pour trouver la plus grande somme de deniers sur leurs biens, maisons, terres et crédit, qu'il verra suffire tant pour le payement desdits gens de guerre et d'obliger au payement desdites sommes, tous ses biens meubles et immeubles présent et advenir tant dedans que dehors du Royaume de France.

Il y consacra toute son énergie. Les Registres du Conseil de Genève ont conservé quelques traces de son activité en 1587: il séjourne en ville en février, il confère le 7 avec le syndic Bernard et une délégation genevoise. Il est alors accompagné d'un ami de Bèze, le sieur de Vezinnes ³, et d'un gentilhomme envoyé par le roi de Navarre. Clervant demande de l'argent et écrit au roi pour qu'il inclue Genève dans la paix conclue avec Henri III. En mars, il se rend à Berne

- 1 François de Coligny (1557-1591), seigneur de Châtillon-sur-Loing, fils de l'amiral, est l'un des principaux capitaines huguenots en Languedoc.
- 2 Certains des protagonistes de l'histoire du régiment perdu, Clervant, Châtillon, Vezinnes, apparaissent longtemps dans la correspondance de Théodore de Bèze, éditée par M. Alain Dufour.
- 3 Descendant d'un Ecossais établi en France, Guillaume Stuart de Vezinnes est un ami et un compatriote de Théodore de Bèze. Son château de Vezinnes n'est pas loin de Vézelay, où Bèze est né. Bèze lui a reproché de trop parler parfois des affaires protestantes avec Henri III mais il s'est vite raccommodé avec lui. Alain Dufour a consacré un article à sa prétendue trahison.

pour prendre l'avis de LLEE et discuter sans doute de la levée d'un régiment bernois. Le 7 juin, il repasse à Genève porteur d'une lettre du roi de Navarre.

A Genève, où l'on est constamment sur pied de guerre, le secrétaire du Conseil signale le 30 juin que des troupes destinées au sieur de Châtillon, qui se bat alors en Languedoc, pourraient passer bientôt par la ville. Cela concerne un régiment non-avoué que Clervant recrute en plus des trois régiments suisses officiels et qu'il destine au Languedoc⁴. C'est le triste destin de ce régiment qui fait l'objet de cet article. Nous en avons retracé l'histoire de son recrutement à sa fin, en utilisant entre autres les papiers de Théodore de Bèze⁵.

Le recrutement et le financement de la troupe

Rappelons que le recrutement d'une troupe incombe à ses futurs officiers et commence bien avant son départ. Les recruteurs doivent obtenir une commission, d'un prince ou d'un Etat, valable sur un certain territoire. Si le commanditaire les autorise à lever des troupes pour son propre compte, celles-ci sont avouées. Mais il peut aussi les autoriser et commissionner pour le compte d'autrui et dans ce cas les troupes levées sont non-avouées. Il ne suffit pas de recruter les hommes, il faut aussi fournir des avances de soldes, fixer un point de rassemblement, veiller à l'équipement des troupes, compléter leur armement, organiser le train pour les vivres, les malades et les blessés. Clervant, qui a mandat pour recruter quatre régiments, ne peut pas tout faire. Il s'adresse donc à des investisseurs spécialisés qu'il trouve dans un milieu qu'il connaît bien, celui des marchands de sel⁶.

L'enrôlement a déjà commencé en février 1587. Une enquête effectuée en mars 1589 sur l'ordre de l'évêque de Bâle, Blarer de Wartensee, nous l'apprend : on inventorie en effet les dégâts causés par le passage des «Navarriens» sur les terres épiscopales. Les enquêteurs rapportent en outre que, le 21 février 1587, un capitaine nommé Priam de Willermin, porteur d'une commission LLEE pour lever 1100 «harquebusiers français» qu'il devait mener à Berne, a profité de ce qu'il était en force pour se faire régler d'anciennes

dettes. A Tavannes, il a exigé le paiement de sommes qu'il prétendait lui être dues et les débiteurs apeurés ont payé plus que leur dû ! A Glovelier, ce fut pire encore : Priam et ses soldats procédèrent à des saisies sommaires, menaçant même de brûler l'église si on ne les payait pas. Priam fit conduire à Miécourt, château dont son frère Laurent avait épousé l'héritière, le fruit de ses «récupérations».

Priam de Willermin, personnage irascible, trafiquait le sel en 1582 pour le compte de Fribourg et de Berne. Il en revendait aussi aux sujets de l'évêque de Bâle, lequel avait déjà engagé contre lui une longue procédure, l'accusant d'avoir levé des troupes pour prendre d'assaut son château de Delémont et d'avoir voulu l'assassiner⁷. Blarer ne parvint pas à se saisir de lui, mais il fit arrêter certains de ses complices. Quelques centaines d'hommes avaient été approchées, dont le Montbéliardais Jean Simonin que nous retrouverons. Priam n'avait pas agi seul, son frère Laurent, aventurier spéculateur, proche du comte de Montbéliard, avait pris une grande part à l'affaire. Certains rapports des espions épiscopaux mettaient également en cause le seigneur de Monnaz, Wilhelm⁸, frère aîné de Priam, et le gouverneur de Neuchâtel. L'évêque était aussi persuadé que Frédéric

- 4 La chose est longtemps restée en question. Une quittance donnée à Genève par Wilhelm de Willermin prouve que le régiment devait renforcer les troupes d'un catholique modéré, le maréchal de Montmorency.
- 5 MHR, Fonds Tronchin, 3, gestion de Théodore de Bèze pour le roi de Navarre. Le fonds est constitué d'une vingtaine de parchemins et papiers et comprend notamment la capitulation du régiment de Cugy, ainsi que diverses quittances.
- 6 En 1579, Clervant avait été en contact avec Lochmann, gros fournisseur de sel à Genève. Lochmann racheta la baronnie d'Aubonne à Wilhelm de Willermin, qui avait été auparavant son associé.
- 7 Archives de l'Ancien Evêché de Bâle (Porrentruy), A10/5. Je dois beaucoup d'obligations à M. l'archiviste Jean Claude Rebetz, qui m'a fort généreusement communiqué les notes abondantes qu'il avait prises dans le cadre d'une étude sur l'évêque Blarer de Wartensee. Les pièces du dossier ne sont pas cotées.
- 8 Wilhelm ou Guillaume; les trois frères Willermin avaient été parfaitement instruits et étaient parfaitement bilingues. Ils écrivaient très bien en français et en allemand. Guillaume de Willermin se fait appeler Wilhelm depuis sa naturalisation bernoise.

de Wurtemberg, comte de Montbéliard, avait pris part au complot et que Berne n'avait rien fait pour l'en empêcher.

Le moins que l'on puisse dire c'est que le recruteur du sieur de Clervant a un passé chargé et des complices haut placés. Les arquebusiers qu'il lève en février 1587 sont sans doute destinés au régiment berinois avoué, ainsi qu'à celui du Languedoc. Clervant a déniché pour ce dernier un colonel, le sieur de Cugy, Jean de Glane. C'est le jeune frère d'un capitaine huguenot très actif en Dauphiné, Aymé de Glane⁹, seigneur d'Eurre, qui après avoir été le lieutenant de Charles Dupuis Montbrun, s'était un moment posé en rival de Lesdiguières. Cugy est cependant dans une situation financière délicate¹⁰. Il doit lui aussi emprunter pour payer sa part des frais de son régiment. Pour ce faire, il s'adresse aux frères Willermin qui sont pratiquement ses compatriotes puisqu'ils sont nés à Estavayer. C'est à Bâle qu'est conclue le 1er juillet¹¹ une

Cappitulation faite entre messire Claude Anthoine de Vyenne, chevalier, seigneur de Clervant, agissant en vertu des pouvoirs qu'il tient d'Henry, par la Grâce de Dieu roy de Navarre, premier prince du sang de France et protecteur de églises réformées de France, et noble Jehan de Glane, seigneur de Cugy, colonel d'un régiment de Suisses pour le service du roy de Navarre, et Guillaume de Villermin, sieur et baron de Montricher, lieutenant colonel dudit régiment, tant pour eux que pour la capitainerie dudit régiment.

Le lendemain, Priam de Willermin est à Bâle dans l'étude de Marqwart Muller. Il y reçoit, au nom de ses frères Wilhelm et Laurent, une reconnaissance de dettes de «Messire Claude Antoine de Vienne, chevalier, seigneur de Clervant, baron de Coppet, ambassadeur de sa Majesté le roi de Navarre» et du seigneur de Beauvoir, qui tant en leur nom que pour les seigneurs de Cugy et de Vufflens, et en engageant le roi de Navarre, reconnaissent devoir payer:

à noble Seigneur Guillaume de Willermin, baron de Montricher et Laurent de Willermin, son frère, tous deux originaires du Pays de

Vaud en Suisse, absents, à noble Priam de Willermin, donzel, d'Estavayer, leur frère à ce présent et stipulant pour ses frères, leurs hoirs et ayant cause, assavoir la somme de 26600 écus d'or au soleil pour le prêt fait par lesdits nobles Guillaume et Laurent de Willermin.

Cette somme considérable est destinée à financer la levée du régiment dont le départ pour le Dauphiné est imminent.

Les financiers de l'expédition appartiennent à un consortium familial qui n'a jamais été étudié en tant que tel¹². Guillaume, Laurent et Priam Vuillermin, d'Estavayer, sont les neveux de Sebastien Loys qui, en 1562, prêtait de l'argent au prince de Condé. Les trois frères ont peut-être appris le métier avec leur oncle Loys. Ils sont parfaitement instruits, écrivent et parlent l'allemand et le français. Guillaume (ou Wilhelm, ainsi qu'il se fait appeler sur les terres de Berne) a longuement bataillé pour ramener le sel du Pecais en Valais dès 1567; il était membre du consortium Lochmann-Stockar et est resté longtemps en affaire avec Lochmann à qui il a revendu sa baronnie d'Aubonne en 1585. Il est encore très actif dans le commerce du sel au tournant des années 80, pour fournir Berne et Fribourg. Il s'est essayé tôt au trafic du grain: en 1578, ses émissaires proposaient à la vente à Genève 1000 sacs de sel¹³ et mille coupes de froment¹⁴. C'est un personnage fort riche et qui a bon crédit. Il a déboursé deux ans plus tôt 22 500 écus pour acquérir la baronnie d'Aubonne. Laurent son cadet sera longtemps l'un des gentilshommes de l'entourage de Frédéric de Wurtemberg, comte de Montbéliard.

9 Aymé et Jean de Glane étaient fils de Jean, seigneur de Cugy, dans le canton de Fribourg.

10 Sa seigneurie de Cugy est saisie pour 39 500 florins d'or le 3 juin 1587. AEF, Titre d'Estavayer 559.

11 MHR, Fonds Tronchin, pièce 21.

12 Alain DUBOIS, *Die Salzversorgung des Wallis, 1500-1616*, Thèse Zurich, 1965; cet ouvrage consacre de nombreuses pages au consortium Lochmann-Stockar et à l'activité en Valais de Guillaume Vuillermin.

13 Soit 500 tonnes environ.

14 A. DUBOIS, *op. cit.*, p. 278 qui donne une référence erronée. La référence correcte est AEG, RC 73, fol. 11-12.

Il est qualifié dans les actes du temps de « spéculateur aventureux ». Il s'occupe de sel, bien sûr, mais aussi de fer, de plomb et d'autres métaux. Laurent est aussi capable de mobiliser d'importantes sommes d'argent. Priam est en retrait de ses frères; il trafique le sel, certes, mais il est aussi, dès 1582 au moins, un actif recruteur de mercenaires. Les trois frères ne se ressemblent pas : Guillaume est un commerçant avisé et tenace, un homme sérieux, Laurent un artificieux fantasque et Priam un soudard irascible.

Les Willermin obtiennent des garanties. Clervant engage sa seigneurie de Coppet au bailliage de Nyon, comme procureur de Le Marlet, la seigneurie de Vufflens au bailliage de Morges, pays des Magnifiques Seigneurs de Berne, et en tant que procureur de noble Jean de Glane, sa seigneurie de Cugy près de Payerne, dépendant des seigneurs de Fribourg, et ce avec toute leurs appartenances, maisons, juridictions, dignité, prérogative, cens, rentes ou revenus. Ils promettent d'observer ladite convention mais, si besoin est, le sieur de Clervant, audit nom, la fera ratifier et approuver par le roi de Navarre et les gens de son conseil « de tout le contenu des présentes » ; Clervant promet en outre de garantir et dédommager les sires de Beauvoir, de Cugy et de Vufflens. Clervant s'engage enfin, en vertu de son pouvoir, de la garantir sur tous les biens du roi de Navarre qui sont énumérés. Clervant et les cautions renoncent à leurs droits en faveur des Willermin. Parmi les témoins de l'acte on trouve Frédéric Richner, colonel d'un des régiments suisses avoués au service de Navarre.

Trois jours plus tard, Clervant, agissant toujours pour le roi de Navarre, revient devant le notaire Marqwart Muller pour traiter avec le comte Frédéric de Wurtemberg, représenté par noble homme Laurent de Willermin, lequel promet de payer 100 000 écus au roi de Navarre. Ce dernier engage pour garantir ce prêt des terres qu'il possède au Pays-Bas, et notamment, Enghien. Un premier versement est effectué le même jour et une reconnaissance de dettes de 24 000 écus d'or au soleil en faveur du comte Frédéric est signée. Cet argent est destiné à la levée de troupes suisses.

L'armée

L'armée à lever est décrite dans la capitulation du 1er juillet 1587. Cugy et Willermin devaient lever 15 compagnies de 300 hommes :

chacune d'icelle sous un capitaine ou deux commandants et celles du colonel de 500 hommes, moyennant une solde de 1800 ecus soleil de solde pour chacune, et la compagnie colonelle de 3000 écus par mois, à la charge qu'il y aura par compagnie 50 corsellets, 30 arquebusiers et 20 mousquetaires, mais aux compagnies dudit colonel au pro rata.

Chaque compagnie devait fournir 20 pionniers, qui marcheraient à part sous le commandement d'un capitaine-lieutenant. Le régiment devait donc comprendre, à effectif plein, seize compagnies, la colonelle, quatorze compagnies d'ordonnance et une de pionniers, soit 4700 hommes ¹⁵.

Le recrutement maintenant bat son plein. Wilhelm de Willermin, lieutenant-colonel du régiment, portera plus tard dans le compte final de l'expédition diverses sommes livrées en juillet 1587 ¹⁶. Willermin a versé 200 écus par compagnie « pour munition de pain et de vin ». Il n'a payé que pour neuf compagnies, y compris celle du colonel de Cugy. Les six compagnies qu'il a levées avec ses frères pour leur propre compte seront traitées à part. Il livre ensuite au colonel près de 3000 écus en plusieurs versements. Il paie 320 écus au capitaine Quiertz, et par ordre du colonel de Cugy, 118 écus pour acheter des munitions de guerre. Théodore de Bèze apparaît comme témoin de ce paiement. Willermin a en outre prêté et avancé, avec son frère Laurent, tant aux capitaines qu'aux soldats des six compagnies neuchâteloises 6100 écus, aussi bien en deniers qu'en réponses faites pour eux

15 Dont 2934 piquiers, 783 arquebusiers et mousquetaires, 783 corselets et 280 pionniers qui, en marche, s'occupent sans doute du train. Ces chiffres n'ont qu'une valeur indicative; le recrutement ne correspondait que très rarement aux capitulations.

16 MHR, Fonds Tronchin, 3, gestion de Théodore de Bèze pour le roi de Navarre (pièce no 24, p. 72).

à Bâle, à Genève et ailleurs. Wilhelm de Willermin a reçu 5500 écus de Monsieur de Clervant, tant pour lui que pour « les six compagnies de lui et de ses frères ». Il reçoit 4300 écus et le reste, soit 1200 écus, sert à acheter du pain et du vin pour ses hommes. Cet argent lui est remis de la part de Clervant par son frère Laurent et la somme est prise sur les 24 000 écus prêtés par le comte de Montbéliard. Mais il y a mieux: Wilhelm verse 500 écus au capitaine Willermin son frère, sous le nom et du livre de Monsieur de Chambrier, mentionnés au compte des 10 000 écus, reçus comptant de Monsieur de Clervant, en obligation à eux passée de 26 500 écus. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'en cette affaire tous les vases communiquent!

Le régiment en ordre de marche

Le régiment est maintenant en marche et Wilhelm s'active alors beaucoup. Il porte en compte: « 500 écus pour ce qu'il a dépensé en plusieurs voyages faits à Bâle, Berne et Genève, et pour dépens payés à Morges au logis du Lion, et pour le port des armes depuis Bâle ». Les capitaines neuchâtelois sont à Genève dès le 15 juillet pour solliciter un prêt, afin de payer leurs soldats, ainsi qu'un prêt d'armes¹⁷. Le 22 juillet, Wilhelm de Willermin est à Genève et promet par billet à « noble homme respectable » Théodore de Bèze et aux autres procureurs de Clervant, que si le maréchal de Montmorency¹⁸ lui paye les 8000 écus qu'il a dépensés pour la levée des Suisses, il leur remboursera 4000 écus. Le lendemain, il demande au Conseil de Genève de lui prêter 2000 écus et de lui vendre à crédit 2000 coupes de blé¹⁹. Les conseillers, vu la nécessité dans laquelle se trouve la République, refusent le prêt mais accordent le blé. Le 23 juillet, le sieur de Cugy demande au Conseil que le sieur Paul Chevalier puisse l'accompagner en Languedoc, ainsi que le capitaine Benjamin Pépin. Le Conseil refuse de laisser partir Chevalier mais libère le capitaine, auquel Willermin verse aussitôt 200 florins de la part de Cugy. Le même jour, Jérôme Varro, beau-frère des Willermin²⁰, est autorisé à se joindre à l'expédition.

Le 26 juillet, le secrétaire du Conseil de Genève note:

Monsieur Chevalier a rapporté que Monsieur de Cugy et Monsieur de Monna²¹ requierent Messieurs d'octoyer le passage à leurs soldats pour passer par cette ville, enseigne par enseigne, sans s'arrêter aucunement. Sur ce, il a été arrêté qu'on leur concède le passage à la charge qu'ils ne feront que passer, fer à fer, et que ceux qui seront présentement dedans sortiront les premiers et que, répondant, Monsieur le Syndic du Villard donne ordre à ce que les portes soient bien munies de bonnes gens outre les ordinaires.

On ne leur donnera ni à boire, ni à manger dans la ville. La confiance règne! Messieurs de Cugy et de Goumoens obtiennent cependant le prêt de 100 bonnes piques espagnoles. En ce 26 juillet - 5 août, le régiment sort de Genève derrière ses enseignes et entre en Savoie. Mais combien y-a-t-il d'enseignes et combien d'hommes derrière chaque enseigne? Les sources genevoises ne l'indiquent pas.

Dans son étude récente²², Robert Aillaud décrit une armée qui compte 12 enseignes et comprend 3600 piquiers, 400 cheveu-légers et 500 arquebusiers. Le recrutement n'a donc pas réussi autant que l'espérait Clervant. En effet, la situation inquiétante du comte de Montbéliard et la concurrence faite à Neuchâtel par le recrutement du régiment officiel bernois n'ont pas permis d'atteindre l'objectif fixé par la capitulation. Il y a eu en outre certaines déflections. Laurent de Willermin, par exemple, est resté à

17 AEG, RC 1587, pp. 137-141 pour toute l'affaire.

18 Il s'agit d'Henri Ier de Montmorency (1534-1614), maréchal de France; catholique proche des Huguenots, il est l'un des maîtres du Languedoc. La quittance de Willermin à Bèze est une preuve diplomatique du fait que le régiment Cugy devait aller en Languedoc.

19 Il offre la caution d'Anselme Caillé.

20 Il avait épousé Jaqueline de Willermin; les généalogies genevoises le donnent mort en 1581 mais elles ne sont pas exemptes d'erreur. Il pourrait aussi s'agir d'un neveu ignoré par les généalogies.

21 Le baron de Montricher est aussi seigneur de Monnaz. J'ai modernisé l'orthographe de la citation.

22 Robert AILLAUD, *La bataille de Jarrie 1587*, Jarrie, 2008, 75 pages. Je remercie M. Aillaud pour son amabilité et sa générosité lors de l'échange de vues que nous avons eu concernant nos recherches parallèles.

Montbéliard²³. Trois compagnies ont été supprimées et les autres n'ont sans doute pas été renforcées. Nous reviendrons sur ce point.

L'armée quitte Genève le 5 août. Elle est bientôt bloquée au fort de l'Annonciade, près de Rumilly, par Humbert de Sonnas qui s'oppose à son passage. Le comte de Martinengue²⁴, lieutenant-général du duc de Savoie, négocie: les Suisses fournissent des otages, promettent de camper seulement et de ne causer aucun désordre. Ils traversent donc le plus rapidement possible les Etats de Savoie, entrent en Dauphiné le 15 août et passent l'Isère au pont de Goncelin. Grenoble se trouve donc directement menacée. Les chefs protestants Châtillon et Lesdiguières se portent à la rencontre des troupes. Celles-ci franchissent le Rhône le 1er août à la Coucourde, puis remontent la vallée de l'Isère en direction du Drac, qu'elles traversent le 13 août à Vif. Elles «escarmouchent» parfois avec Bernard de Lavallette qui, venant de Lyon, remonte l'Isère par l'autre rive, suivi par les Corses d'Alphonse d'Ornano. Châtillon et Lesdiguières installent leur camp à Champs, entre le Drac et l'Isère, le 18 août. Ils ont avec eux 3000 arquebusiers et 600 cheveu-légers. Les deux troupes catholiques passent l'Isère à Grenoble le même jour et stationnent dans la Basse-Jarrie; elles sont alors séparées des hommes de Lesdiguières par la Romanche en crue, sur laquelle le pont de la Madeleine est rompu. L'effectif catholique se monte à 2900 hommes, mais le terrain que ceux-ci occupent est fortifié. Par ailleurs, les seigneurs locaux les soutiennent, leur fournissent vivres, abris et éclaireurs.

Les mercenaires suisses ont dû quant à eux contourner Grenoble dont la garnison apporte, bien sûr, son aide aux catholiques. Ils cherchent à rallier La Mure, leur point de rendez-vous. Le régiment est donc contraint de monter le plateau d'Herbeys, de passer par Brié et Jarrie pour rejoindre la grande route de Grenoble à Briançon. Le 18 août au soir, l'avant-garde suisse campe à Villeneuve d'Uriage. Elle installe son camp sur place, alors que l'arrière-garde est encore à Gières. La Valette envoie, en soirée, le sieur de Saint-Julien en reconnaissance vers Villeneuve. Il est très rudement reçu car les Suisses sont sur leurs gardes. Ceux-ci se remettent en marche le lendemain matin.

La bataille

Pour combattre les Suisses et garantir leurs arrières, les catholiques se sont divisés en deux détachements: La Valette garde les rives de la Romanche, tandis que d'Ornano et ses Corses, Mathieu de Rame et les cheveu-légers reçoivent la mission de harceler les colonnes ennemies. Bien que très inférieurs en nombre, ils sont plus mobiles et disposent d'une position centrale et fortifiée²⁵.

Leurs adversaires ont quant à eux une route difficile à parcourir sous le soleil d'août. Les Suisses, si l'on en croit une gravure contemporaine dont l'interprétation reste complexe, se sont divisés au moins en quatre groupes: la cavalerie, forte d'environ 400 hommes - commandée par un vieil ami de Bèze, Guillaume Stuart de Vezinnes, et par l'ancien baron d'Aubonne François de Lettes -, un fort groupe de piquiers, avec lequel marche Priam de Willermin, les arquebusiers, regroupés sous le commandement du Montbéliardais Simonin, et un second groupe de piquiers, commandé par un sieur «Willien» (qui est incontestablement Wilhelm de Willermin). On ignore tout de la position du commandant du régiment Jean de Glane, sieur de Cugy.

L'avance en détachements séparés est-elle planifiée par les Suisses ou due aux harcèlements des chefs catholiques? Il faut préférer la seconde solution. Les Suisses sont attaqués dès la sortie de Villeneuve d'Uriage à la croisée de deux chemins, l'un allant par Herbeys vers la Haute-Jarrie, l'autre faisant un détour par le Maubouchet et Brié Bas. C'est paradoxalement cette route plus longue et plus exposée qu'empruntent les arquebusiers et le principal groupe de piquiers. Le corps commandé par Wilhelm de Willermin est arrêté par d'Ornano aux Angonnes, où l'on

23 Le comte de Wurtemberg l'a sans doute retenu; il effectuera pour lui une mission en automne et passera par Genève. Dès le mois de décembre, il participera à la défense du comté. La preuve qu'il n'a pas participé à l'expédition provient du fait qu'en 1588 il ne met aucune perte en compte.

24 Francesco Martinengo Colleoni, 1548-1621; lieutenant général en Savoie, il avait d'abord combattu les Turcs dans l'armée vénitienne à Malte et à Lépante.

25 Trois châteaux entourent la Haute-Jarrie, celui des Simiane, celui des Rolland et celui de Bon-Repos.

a découvert un charnier et où au soir de la bataille on aurait compté 500 cadavres, ensevelis au lieu dit « Champ des Suisses »²⁶. Robert Aillaud y voit l'arrière-garde, probablement parce que celle-ci fut attaquée et détruite en dernier. L'autre groupe et les arquebusiers succombent à la Haute-Jarrie, où l'on a compté 1200 morts ensevelis dans un champ situé au centre de l'espace compris entre les trois châteaux²⁷.

Le bilan de la journée est extraordinaire pour les vainqueurs. Les deux décomptes de morts qu'ils citent sont contradictoires : 1700 morts ou 2300, ce qui est considérable sur un effectif évalué à 4500 hommes. Le reste de l'armée vaincue aurait été fait prisonnier, à l'exception d'une centaine d'hommes. Si l'on admet les chiffres des chefs catholiques, le régiment aurait été anéanti par une force deux fois moindre et dont seule une partie aurait été engagée. Un peu plus de 2 % des combattants auraient échappé au désastre. Ces chiffres sont invraisemblables parce qu'ils supposent que, dans le pire des cas, il y aurait eu 2150 prisonniers, et dans l'autre 2750. Une telle masse de prisonniers aurait certainement été signalée par les sources. Nous y reviendrons.

La bataille marque le crépuscule des piquiers. En effet, comme l'écrit Robert Aillaud, ce jour-là « arquebuses, mousquets et cavalerie légère » font la preuve de leur éclatante supériorité sur les piquiers. A différents moments de la bataille, ces derniers ont été soumis à des tirs d'arquebusiers et de mousquetaires qui étaient bien abrités et qui disposaient donc de tout le temps nécessaire pour procéder à la recharge de leurs armes. Pour leur part, les arquebusiers ont été livrés aux charges de la cavalerie légère, sans avoir le temps de recharger leurs armes.

Les vainqueurs n'ont à déplorer que 50 morts et 100 blessés. Ils doivent leur succès à la supériorité de leurs armes et à leur parfaite utilisation du terrain qu'ils connaissaient bien et qui leur permit d'exploiter à fond l'avantage de leur position centrale. Mais ils le doivent aussi aux erreurs de leurs ennemis. Le régiment de Cugy avec sa cavalerie comprend 3600 hommes qui avancent en terrain difficile et inconnu. Il faudrait donc éclairer ce terrain et ce rôle revient évidemment à la cavalerie. Forte de 400 che-

voux, celle-ci est aux ordres de François de Lettes et de Guillaume Stuart de Vezinnes. Or, les relations de la bataille ne la mentionnent pas. Où donc est-elle passée ? Nul n'en dit mot, mais ses chefs survécurent à la bataille et il est vraisemblable que la plupart des cavaliers ont rejoint Châtillon après la bataille. Ou bien se sont-ils dispersés. Les catholiques comptent quant à eux 750 cavaliers. Une forte reconnaissance suisse est donc possible, aussi pourquoi n'est-elle pas faite ? Le meilleur parti que peuvent prendre les Suisses, c'est d'attendre qu'on les attaque en choisissant un terrain adéquat. Ils ne le font pourtant pas et se mettent en marche. Wilhelm de Willermin, lieutenant-colonel du régiment qui connaît un peu la région - qu'il a souvent traversée une vingtaine d'années auparavant, alors qu'il convoyait du sel pour le compte des Valaisans -, dirige l'une des colonnes, composée sans doute des compagnies dont il est propriétaire. L'autre doit être conduite par Cugy que personne ne cite.

Les causes de la défaite

Nous ne saurons jamais ce qui s'est vraiment passé sur les chemins entre Villeneuve d'Uriage et la Haute-Jarrie, mais en lisant les récits des historiens nous avons l'impression que deux batailles se sont en fait déroulées ce jour-là. Arnaud²⁸ explique que le combat commença à 10 heures, que les Suisses parurent incapables à rompre jusqu'à 5 heures de l'après-midi et que lorsque d'Ornano eut pénétré jusqu'à leurs drapeaux, ils devinrent furieux et ébranlèrent leurs adversaires. D'Épernon dut venir en renfort pour rétablir la situation. Les Suisses, épuisés, combattirent encore une heure avant de demander quartier et de poser les armes. C'est à ce moment-là seule-

26 Robert Aillaud a tenté de reconstituer cette sombre journée en utilisant toutes les sources disponibles y compris une gravure d'époque. Il a également repéré deux charniers où furent ensevelis les morts.

27 La découverte du charnier, vers 1950, fut spectaculaire comme le raconte Robert Aillaud ; un tracteur bascula en bordure du talus, quand on le dégagea on découvrit des ossements tout alentour, qui furent ensevelis au cimetière de la Haute-Jarrie.

28 Eugène ARNAUD, *Histoire des protestants du Dauphiné aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles*, vol. 1, Paris, 1875.

ment qu'un certain nombre d'hommes se débandèrent et parvinrent à s'enfuir à travers les bois, vers Montchaboud et Vizille. Les combattants du rang nous semblent avoir ce jour-là montré plus de courage, de discipline et de résolution que de mollesse. Comparons ce récit avec celui d'Emmanuel May²⁹ que nous donnons in extenso :

Dans le même temps, François de Châtillon, marquis de Coligny, et fils de l'amiral de ce nom, s'intrigua si bien dans le Pays de Vaud avec le secours de François de Lettes, baron d'Aubonne, qu'il engagea plusieurs gentilshommes de ce pays, à lever sous main, des compagnies d'infanterie pour le service du roi de Navarre. Les principaux de ces capitaines étaient Priam de Willermin, baron de Montricher et son frère Guillaume de Willermin, seigneur de Monnaz, François de Martines, les sieurs de Cugi et de Virol, auxquels se joignit Jean Simonin de Montbéliard³⁰. Cette levée de 4000 hommes, divisée en 10 compagnies de 400 hommes, et commandée par le baron d'Aubonne, fut conduite par son colonel dans le Dauphiné pour se joindre à Lesdiguières, général des protestants dans ces contrées, qui remportait tous les jours des avantages sur les catholiques. Le baron d'Aubonne ayant été rejoint par Guillaume Stuart de Vezins, à la tête de quelque cent cheval-légers ; l'un et l'autre s'avancèrent, vers Montélimar, sans aucune précaution, de manière que La Valette, frère du duc d'Épernon et Alphonse d'Ornano, colonel des Corses, les attaquèrent le 16 août [sic] à l'improviste près d'Uriage, sur les rives du Drac et de l'Isère. Et comme la plupart des officiers et des soldats étaient répandus en désordre dans les villages voisins, ne songeant qu'à se garantir de la chaleur, ils furent si totalement défaits et taillés en pièces, qu'il en réchappa à peine cent hommes avec quelques capitaines. Telle fut l'issue funeste de cette levée qui se perdit dans la mollesse et l'indiscipline.

Le récit d'Emmanuel May, publié en 1783, contient de telles erreurs qu'il ne mériterait pas qu'on s'y arrête

– car il a largement repris les données de Stettler³¹ – si sa conclusion ne révélait une autre source, une lettre de Théodore de Bèze, écrite en 1589, que Robert Aillaud résume ainsi :

l'armée huguenote ne peut être qu'une armée de saints. Dieu abandonne le pécheur et le pécheur est indiscipliné... Cette défaite ne peut être due qu'à des officiers impropres au commandement militaire, des soldats en désordre dans les villages et les estaminets, ne songeant qu'à se garantir d'une chaleur excessive, le manque de prière et de foi.

Et Bèze de conclure : « nous ne méritons que l'issue funeste de cette levée qui se perdit par la mollesse et l'indiscipline ».

May a donc utilisé une lettre de Bèze mais qui a renseigné Bèze ? May nous l'apprend : il s'agit de Guillaume Stuart de Vezinnes, l'un des chefs de la cavalerie, témoin oculaire de la bataille. Comment faire coïncider son récit avec les témoignages mis en forme par les historiens anciens qui nous montrent des piquiers disciplinés, avançant dans des conditions difficiles, réagissant violemment quand leurs étendards sont menacés, avec la vision d'une troupe cherchant la fraîcheur dans les estaminets ?

Avant de reprendre cette question, rappelons que les régiments suisses portent en principe le nom de leur colonel qui est aussi leur propriétaire. Le régiment anéanti à Jarrie est donc un régiment de Cugy. Sa levée s'est opérée en vertu d'une capitulation militaire. Jean de Glane, qui s'est endetté pour le lever,

29 Emmanuel MAY, *Histoire militaire de la Suisse et celle des Suisses dans les différents services de l'Europe*, tome V, Lausanne, 1787, pp. 293 et 294 ; il a notamment utilisé le récit de Stettler.

30 Il y a quelques erreurs dans cette liste : Priam de Willermin ne fut jamais baron de Montricher, c'est son frère Guillaume qui l'était et qui était aussi seigneur de Monnaz ; François de Martines apparaît sans particule dans les documents contemporains ; et le sieur de Virol est le Montbéliardais Virot. Ajoutons que de Lettes n'a jamais, comme nous le verrons, commandé le régiment.

31 Annales Oder Gründliche Beschreibung der fürnembsten geschichten und Thaten welche sin gantz Her Helvetia, den jüngsten Jahren nach, von ihrem anfang her gerechnet, als sonderlich seither erbawung der Loblichen Statt Bern in Nüchtland... verlauffen.

et son lieutenant-colonel Wilhelm de Willermin, qui non seulement a prêté de l'argent à Cugy mais qui y a aussi mis du sien propre (il a six compagnies à lui), ont sous leurs ordres une vingtaine d'officiers³². Les sources genevoises nous livrent les noms de plusieurs capitaines: Demartines, Monont dit Lecomte, Quiertz, le Genevois Benjamin Pépin, les Montbéliardais Virot et Bonnier. Le Montbéliardais Jean Simonin³³, tué à Uriage, est cité par d'autres sources. Priam de Willermin est le capitaine le moins expérimenté. Il est à ce titre le cornette du régiment et a donc en garde le drapeau. François de Lettes n'apparaît nulle part. Les sources françaises présentent les choses différemment: elles ignorent Cugy, qui n'est cité qu'en passant pour indiquer qu'on n'a pas retrouvé son corps, ou qui ne figure que comme un commandant parmi d'autres. Le chef de l'expédition paraît être François de Lettes, ancien baron d'Aubonne. On ne prête qu'aux riches! François de Lettes était pour La Valette et d'Ornano un adversaire plus prestigieux que Cugy. Ce sera donc la cornette d'Aubonne et non celle de Cugy que La Valette expédiera à Paris avec les drapeaux des compagnies.

Les chefs suisses ont été sans doute été modérément contents de voir arriver de Lettes, va-t-en-guerre au passé douteux qui avait des prétentions quant à la direction de l'entreprise. Cugy n'est pas homme à se laisser supplanter. Quant à Wilhelm de Willermin, il ne doit pas très bien s'entendre avec celui dont il a racheté la baronnie, confisquée par les Seigneurs de Berne. Que font généralement les chefs qui ne s'entendent pas quand leur troupe avance? Ils font route séparément, et de fait, sur la gravure intitulée le «Portrait de la défaite des Suisses en Dauphiné par Monsieur de La Valette», la cavalerie marche à part, derrière les piquiers³⁴.

Les chefs qui s'échappèrent, sont, pour la plupart, ceux qui menaient la cavalerie protestante dont nous avons dit qu'elle est absente de tous les récits de la bataille. Stuart de Vezinnes, l'informateur de Bèze, commandait un groupe de cheveu-légers. C'est donc le comportement de la cavalerie les jours précédant la bataille que Bèze stigmatise lorsqu'il nous montre «des soldats en désordre dans les villages et les estaminets ne songeant qu'à se garantir d'une chaleur exces-

sive». Les fantassins étaient loin d'être des enfants de chœur et il est probable qu'ils ont chapardé tout ce qu'ils pouvaient le long de leur route en Dauphiné, mais ils devaient justement rester sur leur route. Les villages étaient peu nombreux et les estaminets bien rares. Les cavaliers, eux, en se dispersant ratissent plus large. L'infanterie n'a qu'un nombre restreint de chefs; en revanche, dans la cavalerie, où il y a beaucoup de gentilshommes, il y a pléthore!

Les Suisses ont été écrasés parce que d'Ornano et La Valette ont manœuvré remarquablement en utilisant au mieux un terrain qu'ils connaissaient, mais aussi parce que leur commandement était en crise, qu'aucune reconnaissance du terrain ne semble avoir été entreprise, que la cavalerie fut peu ou mal utilisée et que, du côté de Châtillon et de Lesdiguières, aucun effort sérieux ne semble avoir été fait pour les soutenir lors de la bataille ou pour les prévenir avant celle-ci. Au soir de la bataille l'addition est lourde. D'après Eustache Piémont, 500 hommes rejoignent Châtillon, le reste est pris ou tué. Un certain nombre des prisonniers sont peut-être légèrement blessés mais tous sont capables de marcher. Or, dans toute bataille, le nombre des blessés est très supérieur à celui des morts. Les vainqueurs, par exemple, ont eu 50 tués et 100 blessés. D'Ornano et La Valette ont donc dû achever les blessés.

L'estimation des pertes

Les pertes des Suisses sont, en pourcentage, d'autant plus lourdes que leur effectif a été, nous l'avons démontré, surévalué. Toutes les sources anciennes évoquent des compagnies de 400 hommes et ajoutent à ces effectifs cinq ou six cents arquebusiers. Or, la capitulation conclue à Bâle le 1er juillet 1587 prévoit que les compagnies seront de 300 hommes et la compagnie colonelle de 500, ce qui ramène l'effectif à 3200 hommes. Mais les arquebusiers et les mousquetaires sont compris dans ce nombre. D'après les capitulations, les mous-

32 Chaque compagnie était commandée par un capitaine ou deux commandants.

33 Il avait été impliqué dans le complot contre l'évêque de Bâle.

34 La gravure est cependant délicate à interpréter, elle semble décrire plusieurs stades de la bataille.

quetaires et les arquebusiers représentent un sixième de l'effectif et les corselets un autre sixième. Le régiment comprend donc, d'après nous, 3200 hommes, dont 2134 piquiers, 533 mousquetaires et arquebusiers, et 533 corselets, auxquels s'ajoutent environ 400 cavaliers, soit 3600 hommes. Or, Saint-Auban, membre de l'état-major de Châtillon, l'estime à 3500, dont 2000 piquiers et 500 corselets. La concordance est évidente.

A combien se montent leurs pertes? Nous savons par Eustache Piémont qu'au moins 500 hommes se sont échappés et, par d'autres sources, qu'il y a eu au moins 560 prisonniers, puisque que c'est de ce chiffre, nous le verrons, que Wilhelm de Willermin dut personnellement répondre. Nous ignorons donc le sort de 2540 hommes. Si nous adoptons la plus haute estimation du nombre des morts, celle du biographe d'Ornano³⁵, 2300 combattants ont été tués. Si nous préférons celle de la biographe de La Valette³⁶, 1700 soldats sont morts. Dans le premier cas, le total des prisonniers et des fugitifs est de 1210; dans le second, de 1810. Nous avouons être tenté de couper la poire en deux, car nous avons repéré d'assez nombreux prisonniers dont Willermin n'a pas eu à répondre et car nous croyons devoir ajouter plusieurs centaines de cavaliers aux 500 fantassins qui ont pu s'enfuir. On aurait donc au bout du compte, sur les 3600 hommes engagés, 800 survivants, 1000 prisonniers et 1800 tués ce qui est assez proche de l'estimation basse. C'est un désastre absolu. La moitié des combattants a été tuée, un gros cinquième a pu s'enfuir³⁷ et un gros quart s'est rendu³⁸.

Les vainqueurs ont donc de quoi exulter, d'Ornano file avec quelques compagnons, les enseignes conquises et quelques prisonniers vers Grenoble³⁹, où il célèbre une fête improvisée, au cours de laquelle un messenger de La Valette l'enjoint de se présenter à son campement avec les enseignes. Les deux chefs se rencontrent le lendemain, 20 août. La Valette écrit au roi et choisit comme courrier Mathieu de Rames, seigneur des Crottes, l'un des héros de la journée - c'est lui qui a capturé Priam de Willermin et la cornette du régiment - qui part aussitôt pour Paris, où il sera reçu avec enthousiasme le 26 août. Rames est fait chevalier de Saint Michel et nommé gouverneur de Digne. Le

roi écrit à La Valette une lettre flatteuse où il le compare à son aïeul François Ier. Il charge aussi son ambassadeur Louis de Gonzague d'informer le pape Sixte Quint qui, entendant la nouvelle de cette complète déconfiture des Suisses, pense mourir de joie et de rire.

Enfin, Henri III demande au duc de Savoie Charles-Emmanuel d'empêcher le passage de Châtillon et de rompre les Suisses qui tenteraient de rentrer chez eux. Voilà qui contredit l'opinion d'Agrippa d'Aubigné, reprise par Arnaud qui, relatant la déroute des Suisses, affirme que le roi aurait manifesté, «une joie d'autant plus vive... qu'elle était moins sincère». Henri III entendait rester maître chez lui et considérerait tous ceux qui l'attaquaient comme des ennemis. Il le fera bien voir au comte de Montbéliard quand, l'année suivante, il se plaindra auprès de lui de l'invasion de ses Etats par les Guise.

Epilogue

Les lettres du roi de France arriveront beaucoup trop tard à Chambéry car les deux armées ne restent pas longtemps face à face sur le champ de bataille, de part et d'autre de la Romanche. La Valette, emmenant ses prisonniers, est à Valence le 22 août; il les y laisse pour travailler aux remparts de la ville. Le lendemain, il est devant Montélimar. Ses adversaires n'ont pas lambiné non plus: le 22 août Châtillon et Lesdiguières sont à Bourg d'Oisans, où ils ont sans doute retrouvé une partie des fuyards; le lendemain, ils se séparent, et le soir, Châtillon campe à Vaujany, passe en Maurienne le jour suivant et se trouve à Genève le 25 août. On tente de l'y retenir car les arquebusiers qu'il conduit pourraient faire merveille contre la Savoie. Châtillon

35 Jean CANAULT, *Vie du maréchal Alphonse d'Ornano, lieutenant général en Dauphiné, Languedoc et Guyenne...*, éd. Jean Charay, 1975. L'auteur choisit naturellement le plus haut comptage des morts.

36 Marie-Madeleine de MAUROY, *Discours de la vie et des faits héroïques de Mr de la Valette, 1624*.

37 Parmi eux Cugy, qu'on ne retrouva pas parmi les morts et qui est cité à Genève l'année suivante, François de Lettes et Guillaume Stuart de Vesin.

38 Parmi eux Wilhelm de Willermin, lieutenant-colonel du régiment et ses frères Priam et François.

39 Je suis ici Aillaud qui donne les références.

ne se laisse pas tenter et, quatre jours plus tard, il est à Berne d'où il part rejoindre l'armée des réîtres dont il partagera les tribulations. Il emmène avec lui certains cavaliers du régiment défait, parmi lesquels Stuart de Vézennes qui se retrouvera bientôt avec le sire de Clervant sous les ordres du comte de La Marck ⁴⁰.

Berne se souciant du sort des prisonniers, LLEE s'adressent au Parlement de Dôle qui joue les intermédiaires et obtient leur libération contre rançon. Mais l'Etat de Berne ne payera pas tout. Quelques Neuchâtelais sont libérés parce que des marchands compatissants se sont portés caution pour eux. En outre, les banquiers de l'expédition sont aussi mis à contribution.

En 1588, Priam de Willermin, lors d'un accord passé avec son frère Wilhelm ⁴¹, raconte ainsi son aventure:

Je, Priam de Vuillermin, bourgeois d'Yverdon, fais savoir à tous à qui appartiendra par ses présentes comme ainsi soit que, à l'induction et pourchas de Monsieur de Clervant et autres Seigneurs, agents de Sa Majesté du roi de France et sous l'autorité du roy de Navarre pour le service desdits Seigneurs Rois et Eglises de France, j'ai été l'année passée 1587 fait cornette ⁴² d'une compagnie de service sous le régiment de Monsieur de Cugy, en suivant la Commission à moi par ledit seigneur de Clervant donnée, signée et scellée, comme appartient et sous les conditions amplement décrites et contenues en la récapitulation faite entre lesdits seigneurs agents, colonel et capitaine dudit régiment. Et comme il serait advenu que poursuivant notre voyage, ledit même régiment auroit été rompu par l'armée de Monsieur de La Valette et autres chefs, au lieudit d'Huriage, près de Grenoble. Là où après condigne défense, j'aurois été sur la place du combat fait prisonnier de Monsieur des Crottes ⁴³, capitaine de 100 maîtres.

Les malheurs de Priam de Willermin ne sont pas terminés. Il est conduit à Briançon :

Là, où après avoir été détenu et arrêté l'espace de sept mois, finalement pour le recouvrement de ma liberté et m'acquitter de ma rançon

imposée à 1000 écus, aux dépends et gages des gardes et autres semblables et excessives charges, j'orois esté contraint de recourir à noble et puissant Wilhelm de Wulliermin, baron de Montricher, mon bien aimé frère, auquel auroyt prié d'employer son crédit auprès de Monsieur de Lesdiguières qu'aussy d'employer de ses moyens pour me retirer de captivité en quoi il se serait véritablement employé m'étant, par son entremise, bien ressenti des faveurs et bénéfice de Monsieur de Lesdiguières, auquel j'ai été rendu à la ville d'Embrun, moyennant quelques notables sommes que ledit monseigneur m'accorda pour parachever le payement de ma dite rançon lesquelles pour la plupart lui ont été restituées par mondit frère.

Les comptes du régiment anéanti seront soldés à Bâle le 7 août 1588 ⁴⁴. Le baron de Montricher met en compte la somme de 15000 écus qu'il a perdue, tant en armes, en chevaux et en argent, que « aultres garde le jour de la Route dudit régiment payés pour sa rançon et pour celle d'environ 560 hommes pris prisonniers ledit jour dont il avait répondu et dépendu pendant sa détention ». Il y ajoute 2400 écus pour la rançon de son jeune frère encore prisonnier à Tournon ⁴⁵ et celle de son beau-fils ⁴⁶, pour l'argent comptant qu'on leur a dérobé, pour les démarches qu'il a faites dès le mois de février pour aller vers sa Majesté, et pour ses dépenses. Le compte total, après soustraction des sommes reçues, se monte à 39500 écus. Le compte avec le comte de Montbéliard est établi le même jour :

⁴⁰ Guillaume Robert de La Marck (1563-1588), commande l'armée des réîtres et est battu à Vimory en octobre 1587. Il meurt en Suisse au début de l'année suivante.

⁴¹ ACV, CXVI/27.

⁴² Le mot cornette a un double sens, comme le mot enseigne: il désigne à la fois un étendard et celui qui le porte.

⁴³ Mathieu de Rame, seigneur des Crottes, suivit la carrière des armes, embrassa le protestantisme, et l'ayant abjuré en 1583, il fut nommé gouverneur de l'Embrunais (1585), du Briançonnais (1587), puis mourut en 1592.

⁴⁴ MHR, Fonds Tronchin, 3, gestion de Théodore de Bèze pour le roi de Navarre (pièce no 24, p. 72).

⁴⁵ François de Willermin était probablement détenu en otage en attendant le plein paiement des rançons.

⁴⁶ Manuel Ferlin, fils du premier mariage de sa mère, Ursule de Ponthey, avec André Ferlin, seigneur de Yens.

les frères Willermin et le comte Frédéric réclament 97 000 écus. Ces sommes ne seront jamais remboursées, les contrôleurs royaux ne tiendront compte ni des pertes, ni des prétentions de soldes, ni des intérêts, ils ne reconnaîtront que les capitaux réellement prêtés, soit 24 000 écus par le comte de Montbéliard et 26 000 par les frères Willermin. Ces prêts ne seront jamais remboursés.

Les sieurs de Quitrey et de Réaux, procureurs « de très haut et puissant prince Henry, par la Grace de Dieu roi de Navarre, premier prince du sang et premier pair de France, protecteur des églises réformées de France » qui établissent les comptes, savent combien l'année 1587 a été difficile pour les protestants. Le régiment destiné au Languedoc a été, nous l'avons vu, anéanti et l'expédition en Lorraine n'a pas mieux tourné. Les reîtres, mal commandés, ont été en effet écrasés et lors de la contre-offensive des Guise, le comté de Montbéliard a été envahi et ravagé. Les 13 000 Suisses protestants engagés dans cette équipée ont été décimés par la maladie, seuls 5 000 d'entre eux, après un accord avec Henri III, rentreront en Suisse, soit moins de 40% de l'effectif ! Le désastre des régiments avoués est donc plus grand encore que celui du régiment de Cugy. En cette funeste année, les Neuchâtelois, les Montbéliardais et les Suisses protestants ont eu 10 000 tués. De quoi dépeupler bien des villages !

Châtillon a regagné le Languedoc et Clervant est mort au début de 1588 dans un château bressan. La roue tournera cependant vite. Vainqueur à Coutras en octobre 1587, Henri de Navarre se rapproche d'Henri III. Le duc de Guise est assassiné le 23 décembre 1588. La Ligue soulève la France. Henri III n'a plus que quelques fidèles dont l'un des plus notables est d'Ornano en Dauphiné. Le roi de France s'allie au roi de Navarre en 1589 puis est assassiné alors qu'il assiège Paris le 1er août 1589. Le lendemain Henri de Navarre est roi de France et les chefs qui commandaient à Jarrie - Châtillon, Lesdiguières, d'Ornano et La Valette - se retrouvent dans le même camp et combattent la Ligue. Cet étrange et brutal retournement de l'histoire laissa sans doute parfois les survivants du régiment perdu.